

achille conCameau



**CRUCCHEMISTERS**



# Cauchemars

Achille Concarneau

La présente est une œuvre de fiction. Tous les événements décrits, tous les personnages y apparaissant sont imaginaires. En conséquence de quoi, toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées ne pourrait être que fortuite. Les notes de bas de page sont fournies à titre purement documentaire. Les informations qu'elles contiennent ont été recoupées le plus soigneusement possible par l'auteur, ce qui ne signifie pas qu'elles sont d'une exactitude stricte. Les opinions éventuellement exprimées dans cet ouvrage ne sont que le reflet de la pensée ponctuelle de l'auteur, à l'exclusion de toute autre personne, même éventuellement citée dans la page de remerciements.

© 2016–2017 by Achille Concarneau, all rights reserved.

Remarque : Par choix et afin de *ne pas écrire pour le passé*, le présent ouvrage vous est proposé en tenant compte le plus raisonnablement possible, des réformes orthographiques proposées en 1990 et avalisées dans l'entièreté de la francophonie en 2016.

Cet ouvrage est éventuellement disponible en version électronique (E-book). Cette dernière étant tout autant que l'édition traditionnelle, protégée par la législation internationale sur le droit d'auteur, ni l'une ni l'autre ne peuvent être copiées, modifiées, ni subir des altérations de quelque ordre que ce soit sans le consentement exprès de l'auteur. L'accès à la version électronique ne peut non plus se voir référencer directement sur quelque site internet que ce soit.

Dans le but de faciliter la lecture, la version électronique peut être imprimée en un seul exemplaire destiné à l'usage du lecteur. La distribution d'une copie papier ainsi produite est interdite, même à titre gratuit.

# Cauchemars

**Cauchemar** : Rêve pénible dont l'angoisse est l'élément dominant et qui peut affecter cycliquement des personnes ayant survécu à des événements effrayants

**Rêve** : Suite de phénomènes psychiques et d'apparitions d'images souvent incohérentes, de cause encore mystérieuse et se produisant principalement durant le sommeil paradoxal.



*À ma très chère Nathalie Delleuse. Et à la  
mémoire du record du nombre de fous rires que  
nous avons établi ensemble !*





# Cauchemars

## Avant-propos

Conçu au départ comme un roman destiné à mettre en lumière les pratiques financières peu reluisantes que s'autorisent les grands de ce monde, Cauchemars subit en cours d'écriture, un remaniement structurel majeur. En cause, les "Attentats de Bruxelles" qui survinrent le 22 mars 2016 : les passer sous silence me serait apparu comme une véritable trahison de la mémoire des victimes de ces actes aussi odieux que... tellement compréhensibles en vérité. Car à l'analyse des faits, même réalisée à chaud puisque les chapitres les traitant furent écrits pratiquement en direct, on y retrouve tous les ingrédients du *terrorisme noir* dont l'Italie, l'Allemagne, le

Grand Duché de Luxembourg et la Belgique furent le théâtre dans les années 1980.

Les actions menées par Al Qaida comme par l'État Islamique sont en effet de la même veine : victimes nombreuses et anonymes, soldats sacrifiés sans état d'âme, revendications absentes, de circonstance ou en tout cas trop souvent peu explicites.

Mais quel est le véritable mobile poursuivi ? En l'état actuel, on ne voit que deux axes plausibles : d'une part, la volonté de limiter de plus en plus les libertés individuelles à l'heure où le développement d'internet est propice à donner un écho énorme à certains faits observés par de vulgaires hommes de la rue. De l'autre, la relance d'une course aux armements que la chute du Mur de Berlin avait rendue obsolète dans l'esprit de beaucoup mais qui est financièrement extrêmement intéressante pour les entreprises du complexe militaro-industriel.

Ce qui est évident, c'est que l'on ne croit plus trop au mobile initial qui était probablement d'empêcher une intégration – lire «européanisation» – trop poussée de la communauté musulmane immigrée, laquelle aurait invariablement permis l'enrichissement de cette dernière et causé par là-même, une diminution de plus en plus rapide du sentiment religieux en son sein.

L'avenir nous éclairera... ou nous conduira en prison. Car si personne ne pourra jamais nous empêcher de penser, s'exprimer pourrait devenir plus délicat dans les années à venir.

---

Parallèlement, il est fait allusion à quelques reprises dans le présent ouvrage, à des faits et événements contés dans "Le Sable de Donegal", ainsi que, dans une moindre mesure, dans "La Veuve" ou même dans "Luxembourg Express". Je

présente mes excuses à ce niveau à ceux que cela perturberait : croyez bien que ma volonté n'est pas de les inciter à lire ces livres. Toutefois, à partir du moment où ils mettent partiellement les mêmes personnages en scène, quelques références au *passé* étaient inévitables, même si je me suis efforcé de les limiter.

Achille Concarneau  
Juillet 2016



# Cauchemars

Première Partie



# Saignant

*Lundi*

Si j'étais encore militaire, j'écrirais dans mon journal de campagne en regard de la journée qui s'achève : 'RAS' – rien à signaler.

Ce matin, je me suis levé en pestant à la fois contre cette implacable machine de torture que l'on appelle un réveil-matin, et contre la propension que j'ai à aller me coucher trop tard après avoir passé ma soirée avachi dans le sofa devant des inepties télévisuelles – ou des matches de foot du même tonneau, quand ce n'est pas l'un c'est l'autre : on a beau disposer d'un nombre impressionnant de chaînes, on n'a pas trop le choix.

J'ai avalé un grand verre d'eau fraîche, puis je me suis rasé, le temps que l'appel de la nature se signale à moi et me pousse vers le réduit où quotidiennement, je *sors les poubelles* en compagnie d'un roman policier. L'hygiène corporelle prime : on n'a qu'un corps. Pour qu'il fonctionne, il faut l'alimenter ; et nécessairement, quand on l'alimente, il *fonctionne*. Le chapitre du jour terminé, je me suis glissé sous la douche : shampoing doux, gel exfoliant bio – c'est écrit sur le berlingot – délicatement parfumé, eau de rinçage d'abord brûlante puis froide. Puis chaude à nouveau : on m'a toujours prétendu qu'activer la circulation sanguine participe d'une bonne politique, mais en mars, quand l'hiver ne veut pas finir, je trouve qu'enfiler ses chaussettes avec les pieds froids est d'un désagréable achevé.

Je me suis fringué comme d'habitude en cette saison : débardeur du style marcel, chemise molletonnée, pull en V et jeans – civilisés, ceux qu'un créatif en overdose de quelque chose a savamment déchirés au cutter avant d'y coudre des fermetures éclair qui ne servent à rien au milieu de pièces rapportées en tissu *de cuisine*, c'est pour les weekends. Puis je me suis fait un petit déjeuner de prolétaire : les œufs miroir, les fruits frais et autres baguettes de pain complet garnies de fromage d'abbaye et de rondelles de tomate, sont réservés aux jours des jeans à trous, quand une jolie *relation* a passé la soirée précédente à m'expliquer longuement des trucs qui ne m'intéressaient pas avant de consentir à se faire sauter. Et je n'irai chercher les affolants petits pains au chocolat *made in Belgium*, qu'au moment béni auquel je persiste à croire, et qui me verra renouer un contact autre que téléphonique avec ma fille Marie...

Toutefois, là, on est un jour *normal*. Tartines de pain multi céréales directement sorties de l'emballage de cellophane sur lequel est stylisé un artisan boulanger en faillite depuis longtemps, et confiture d'abricots *light* mais façon grand-



mère : plus l'avancée technologique se fait sentir à tout niveau, plus la publicité nous idéalise honteusement un passé soi-disant merveilleux.

En tout état de cause, 'avant', on n'aurait jamais imaginé arroser son petit déjeuner de Coca-Cola : le progrès, c'est ça aussi, philosophé-je en rotant bruyamment – quand on est seul, pour quelle obscure raison devrait-on continuer de domestiquer l'organique ?

Un coup d'œil à ma montre : ni en avance, ni en retard... De toute façon, je ne sais pas moi-même pourquoi je m'en préoccupe : j'arriverai au bureau quand je ne serai plus ailleurs. Je me suis brossé les dents avec conscience, puis j'ai enfilé une veste bien chaude et j'ai décampé en tirant jalousement la langue à mon salon.

Le trajet en métro, aussi morne et bondé que d'habitude, quelle que soit la ligne que l'on prend ; les quelques centaines de mètres jusqu'à mon lieu de travail ; mon arrivée en ces lieux de labeur « Bonjour Madame Machin ! », « Bonjour Monsieur Truc, beau match hier soir, n'est-ce pas ? Vous dites ? Bah, ne vous désolez pas, les play-offs 2<sup>1</sup> ont aussi leur charme. Puis, la saison prochaine sera vite là, vos préférés auront l'occasion de se faire pardonner ce déplorable loupé ».

Huit heures de ma vie passées à lire et à vérifier des rapports de missions exécutées par d'autres, entrecoupées

---

<sup>1</sup> En Belgique, le championnat de football se déroule en deux phases : la saison régulière met tout d'abord en présence, seize équipes qui se rencontrent à deux reprises.

Par la suite, les six premières s'opposent dans un mini-championnat appelé 'play-offs 1', cependant que les huit clubs suivants se rencontrent, compagnie de formations de l'étage inférieur, dans une compétition peu prisée par ses participants.

Quant à la dernière... Pour l'inciter à jouer mieux, on la met en congé jusqu'au début de la saison suivante !

d'une soixantaine de minutes consacrées à discuter en moi-même de rêveries strictement privées, tout en avalant distraitement la malbouffe trop grasse et trop salée du restaurant d'entreprise – en Belgique, on appelle ça un “mess”, comme pour mettre en exergue le côté militaire de la tortore que l'on y sert.

L'après-midi est dévolue à l'archivage de ce qui peut l'être, après caviardage des passages que je juge moi-même trop *sensibles* et en luttant contre la somnolence véhiculée par la digestion des infamies ingurgitées à la pause. Le temps passe, lentement mais inexorablement. Rangement du plan de travail, sonnerie dans l'oreille, veste sur le dos... *Arrivederci tutti* ; tram, bus, métro expressément compliqués ; achat d'une pizza dont l'emballage représente une vieille mama italienne – enfin, je suppose, vu les couleurs du drapeau qu'elle a l'air d'agiter – et d'une bouteille de devinez ? Coca-Cola ; puis retour chez moi, d'un pas pressé pour cause de mélancolie météorologique.

Un petit coup de chauffage pour casser la déplorable propension du thermomètre à descendre toujours trop bas, le four électrique sur la température indiquée derrière la mama, les infos à la télé en ingurgitant le plus vite possible ce qu'*ils* osent appeler une pizza...

Putain, mais qu'est-ce que je fous à Bruxelles, alors que sur *mon* Ile Blanche, au beau milieu de la Mer Égée, le printemps doit déjà être bien présent ? J'ai tellement le sentiment de perdre mon temps ici, cependant que là-bas, m'attendent la vie au grand air, le soleil, le sport libérateur et les apéros rigolos ! Sans oublier les pipes matinales et la phénoménale bouffe méditerranéenne de Tina...

La vie n'est pas drôle en Europe presque du nord, quand on a connu la douceur méditerranéenne : l'épouvantable crédo du

travail sanctifié et de la productivité divinisée en vigueur sous ces latitudes peu enviables, déprimerait le stakhanoviste le plus convaincu. Or, ne nous y trompons pas, il s'agit d'un véritable dogme, qui régit tout et accable sous une chape de mépris, ceux qui se refusent à vivre pour bosser...

D'une façon générale, toutes les religions m'exaspèrent : Dieu ne m'ayant fait voir le jour ni en Somalie ni au Darfour, je n'ai rien de fondamental à Lui reprocher. En revanche, Ses prétendus plénipotentiaires terrestres, les codes sociaux surannés et la morale rétrograde qu'ils s'obstinent à prêcher en continu – même ceux que l'on a réussi à *civiliser* –, me donnent de l'urticaire.

Si seulement, je pouvais récupérer des papiers valables au nom de n'importe qui mais munis d'une photo à peu près ressemblante, pour m'échapper du piège gris et réfrigéré dans lequel je suis tombé... J'ai tout là-bas : mes vrais documents d'identité sous la forme de cartes bancaires et de procurations sur des comptes au nom de sociétés dites d'investissement ; ma vie ; mes joies ; mes plaisirs...

À l'amorce d'une rêverie teintée de délectation morose, je me rends compte qu'un coup de pompe s'empare de moi... Bizarre car je n'ai pas le sentiment de manquer de sommeil au point de m'effondrer à huit heures du soir ! Mais c'est surtout cette déplaisante sensation de froid qui m'a envahi et qui ne me dit rien qui vaille. Il fait glacial et moche en cette fin d'hiver. Cette impression de geler de l'intérieur n'est donc pas trop surprenante. Je me souviens toutefois d'avoir réglé le thermostat sur vingt-deux degrés...

Je me redresse. Trop vite. Je sens une migraine me harceler tandis que des mouches colorées entament une sarabande devant mes yeux. Je reste un instant immobile, puis je réunis mes forces et je file au placard en tanguant. Je me déniche un plaid dans lequel je m'enroule comme une vieille femme

frileuse... Étrangement, l'idée d'aller m'emmitoufler dans mon lit pour me mettre provisoirement en marge de cette terre de souffrances, ne m'effleure pas. Il est vrai qu'il n'est pas tard, mais y a-t-il vraiment une heure minimale pour aller se coucher ?

Il s'est passé quelque chose.

Je ne parviens pas à cerner quoi, mais cela continue, apparemment... Des images de maisons, alignées l'une derrière l'autre, comme dans les corons, me passent devant les yeux. Elles se découpent en brun terne sur un ciel mordoré... Il ne faut pas que je les observe : à chaque fois que le faisceau laser de mes yeux en fixe une, elle se transforme en sujet de sucre et se désagrège. Puis c'est la suivante...

Des cris horribles jaillissent dans ma tête. Je vois des gens. Eux aussi sont en sucre. Ils vont mourir, si ce n'est déjà fait. Ils sont comme emprisonnés derrière un verre dépoli, sur lequel leurs mains tambourinent en laissant des traces gluantes.

– Ne me regarde pas ! », me supplie un vieillard.

Je ne peux pas m'en empêcher : c'est le visage de mon père qui me fixe de l'autre côté de la vitre. Il se cristallise à son tour et fond, à mon désespoir...

– Non !

Je me réveille en pleurs. Je suis en nage et je grelotte. Sur moi, le plaid pèse une tonne. Il me paralyse. Il va m'étouffer si je ne fais rien. Je tente d'ouvrir les yeux, mais la lumière en provenance de l'écran de télévision m'éblouit...

Papa est mort depuis si longtemps. Quelle heure est-il ? Je n'en ai aucune idée... Il y a bien longtemps, quand les programmes se terminaient, on avait droit à une mire, accompagnée le plus souvent d'un sifflement aigu, signal qu'il était temps de cesser de se casser le dos dans son salon et

d'aller s'allonger dans un vrai lit. Ce n'est plus le cas désormais : on nous balance des rediffusions de feuilletons périmés ou des infos en boucle...

Un cercle noir stagne devant mes yeux. Il délimite des rectangles de couleur. J'essaie de chasser cette mire de merde, mais je me rappelle surtout avoir fermé la porte d'entrée. Le four aussi, je l'ai coupé. Putain, la pizza !

Non, je l'ai mangée... Je... Quoi ? Non, aucun risque : il n'y avait pas de viande dedans, j'ai horreur de leur bidoche industrielle, j'en aurais acheté une autre. Je ne parviens pas à bouger, je n'en ai pas la force. Je transpire tout ce que je peux. Oh, et puis zut, je me laisse emporter...

Je retombe dans ce sommeil qui ressemble à un coma. Des maisons à nouveau... Puis des champignons géants, d'un rouge éclatant, qui se mettent eux aussi à fondre au fur et à mesure qu'ils apparaissent devant moi, comme s'ils étaient en sucre d'orge et qu'un Malin leur versait du thé bouillant dessus... Je le goûterais volontiers, j'ai soif. En plus, j'aime le thé. J'espère qu'il est bon. Je tends un gobelet sous les fondations d'une maison : comme il a dégouliné le long de sa façade disparue, il a dû refroidir et se sucrer. Un trou énorme et noir s'ouvre devant moi. J'essaie de m'accrocher à une racine. Dans ma main, le gobelet ramollit. Il me brûle !

Je sursaute dans un éclair. Je ne dois pas me rendormir. Surtout pas ! Dans un instant de raison, je me rends vraiment compte que je suis la proie d'une forte fièvre. Une élévation légère de la température n'est pas nocive, bien au contraire : les microbes y sont très sensibles, le corps tue les saletés qui l'attaquent, et elles meurent l'une après l'autre, victimes de l'impitoyable guerre thermique que l'on leur livre. En prêtant bien l'oreille, peut-être pourrais-je me délecter de leurs savoureux cris de détresse ?

Des « Au secours, pitié, je ne le ferai plus » répétitifs s'entrechoquent dans ma tête...

Je m'efforce de faire abstraction de ce monde bizarre afin de retrouver un peu de lucidité. L'expérience et mon éducation me rappellent que les délires et la sensation de froid moite à laquelle ils sont associés, indiquent que l'on dépasse les trente-neuf degrés. C'est trop. Cela peut même être mortel ou me transformer en légume si j'en réchappe...

Je me laisse retomber. Après tout, mourir n'est rien. Se laisser glisser sur le toboggan qui file vers nulle part, est doux, plaisant, même. Alanguissant, le confort du néant me fait envie. Il m'attire. Je m'imagine en train de m'y dissoudre, lentement... Tant pis si on n'en revient pas, allez tous vous faire foutre ! D'ailleurs, qu'est-ce qui nous dit que l'on n'est pas mieux *là-bas* ?

– Ne fais pas le con !

La voix de Michèle résonne dans mes oreilles, comme les beuglements d'un adjudant-chef. Son visage s'impose à moi. Elle est belle. Pourtant, en la regardant bien, on se rend compte qu'elle n'a jamais été jolie... Quoi qu'il en soit, elle ne me sourit pas en me murmurant des mots tendres. Au contraire, elle se fâche et m'enguirlande. Elle me dit qu'il faut que je fasse quelque chose ! Qu'elle ne veut pas que je lâche la rampe de ce foutu escalier qui nous fait dévaler de nulle part pour nous y ramener !

Je me cabre. Michèle ! J'ouvre les yeux. Bon sang, elle n'est pas là ! Mais elle a raison : *it's not my time*<sup>1</sup> ! Si mourir n'est rien, à mon âge et avec un enfant à protéger, c'est inacceptable.

---

<sup>1</sup> 'Ce n'est pas mon heure'. **It's not my time** – Three Doors Down, de l'album éponyme (2008)

Je l'ai, elle. J'ai ma fille, ma douce Marie. J'ai du fric aussi, plus qu'il n'en faut. Je ne peux y accéder pour le moment, depuis que le SCRED<sup>1</sup> a invalidé les faux papiers qu'il m'avait offerts – basse vengeance consécutive à ma dernière opération et à la manière plutôt radicale de laquelle je l'ai achevée – mais je ne vais pas me laisser crever pour des misérables détails administratifs, bon Dieu !

Pourtant, ce serait si facile, si naturel...

Je cherche péniblement, dans la poche de mon pantalon, le petit couteau suisse qui ne me quitte plus depuis que j'ai arrêté de fumer et qui a pris la place du briquet que j'avais toujours sur moi. Au prix d'un effort surhumain, j'en déplie la grande lame... Je ferme les yeux. Je serre les dents d'autant plus facilement que cela les empêche de jouer des castagnettes...

Je me plante le surin dans le bas de la cuisse, près du genou et je me charcute.

Dieu du Ciel, ça fait mal ! Je hurle ! Enfin, je le crois car je n'entends rien. Je me force à tourner encore de quelques degrés, le manche en acier frappé de la jolie croix blanche qui me nargue sur fond de sang...

La douleur me tire de ce no man's land où je végétais. Elle me fâche. Elle me révolte ! Elle me force à respirer à fond, à rester plus ou moins lucide. Je parviens à me redresser. Je rejette le plaid dans un mouvement de rage. J'ai déjà fait mieux comme geste : la lame du canif s'arrache en biais de ma jambe... Je grimerais aux murs tellement c'est douloureux !

Je me lève comme si j'avais été grabataire depuis des semaines. Je titube en boitant bas jusqu'à la salle de bain, où je tombe assis au fond du tub de douche en me faisant mal au coccyx. Déchiré, mon pantalon est trempé à l'emplacement de

---

<sup>1</sup> S.C.R.E.D. : Service Central de Récolte et d'Évaluation de la Documentation.

ma blessure. Ma plaie saigne abondamment. Éberlué, je ne comprends pas comment je me retrouve ici... La douleur insiste, soudain. Je gémiss, mais c'est presque un râle qui sort de ma gorge. Mes yeux se referment, cependant que la tentation de me laisser aller se refait insistante.

Non ! On ne m'aura pas aussi facilement ! Je lève un bras malhabile. J'agrippe la poignée d'un robinet. Je l'ouvre... L'eau glacée me dégouline dessus. Je la vois filer vers l'évacuation, colorée du sang qui avait rougi la faïence blanche... Elle tourbillonne. D'abord lentement, puis de plus en plus vite. C'est joli, le sang qui s'étire d'abord en filaments avant de se mélanger à l'eau. Mais l'eau... L'eau est magique. C'est la vie, c'est notre vie. À tous. Qui pourra jamais écrire l'histoire de cet atome d'oxygène combiné à deux de ses frères hydrogénés, d'un océan ou d'un lac vers un nuage poussé n'importe où par les vents... Jusqu'à l'endroit où ils se condensent pour entamer une chute vertigineuse et interminable. Avant de se disperser pour se réunir à nouveau et former un filet, une flaque qui ira se perdre dans une source ou une rivière, pour entamer ensuite un parcours morbide et sombre tout au long de conduits et de tuyaux formant un labyrinthe insondable...

Oh non, pas de nouveau ! Je grelotte, j'ai le souffle coupé.

Cela ne dure pas : je me gonfle les poumons dans un spasme. Je réussis à me remettre debout. Je me déshabille avec peine : mes fringues détrempées me collent au corps. Puis, je rouvre les robinets. En grand et au pluriel. Tiède, la flotte bienfaitrice calme progressivement ma fièvre et les tremblements qui m'agitaient... Oui, qui aurait jamais pu imaginer que ces trois atomes réunis dans un peu de chaleur me sauveraient en sortant de leur labyrinthe ?

Mes mouvements sont de nouveau plus précis, plus vifs. Je me sèche sommairement. Je désinfecte grossièrement ma



blessure en serrant à nouveau les dents, puis je pose un pansement dessus pour empêcher le sang de continuer à trop s'en échapper. Demain sera un autre jour.

Je gagne mon lit. J'ai la présence d'esprit d'ajouter une couette par dessus celle qui le garnit déjà : si un nouvel accès de fièvre m'accable, il me suffira de la rejeter.

J'ai retrouvé confiance en moi, en mes capacités : je n'ai jamais eu peur de rien ni de personne, pourquoi laisser se perdre une si bonne habitude ?



# Suture

*Mardi*

Un immeuble comme les autres. Ou presque : trapu mais vaste, paré de vitres rendant invisibles de l'extérieur, les activités que l'on y déploie.

Un peu partout, on y fonctionne comme dans n'importe quelle autre administration. Et toujours comme *un peu partout*, le dernier étage abrite la direction : personne n'est au-dessus des dieux, et donc, personne ne vaque en surplomb de la tête des cadres supérieurs.

C'est là, au sommet de son monde, que règne le commandant Mahieux. De haute stature et se targuant d'origines nébuleusement aristocratiques, il ne se montre jamais qu'habillé comme s'il s'apprêtait à recevoir quelque

haut-dignitaire : costume trois pièces sortant du meilleur tailleur de la ville, porté sur une chemise blanche craquante tellement elle est amidonnée, cravate club et chaussures Gucci... Tel est l'uniforme qu'il affecte de porter jour après jour.

À ses poignets, des manchettes aussi immaculées que strictement symétriques, fermées par d'énormes boutons sertis de diamants. Elles masquent partiellement, d'un côté, une montre Audemars Piguet Royal Oak Squelette en or rose, de l'autre, une lourde gourmette sur laquelle scintille une plaquette affichant en anglaises affectées, 'Léopold' – c'est le prénom que ses parents lui ont fourgué en formant le vœu qu'il se voie aussi honoré que le premier Roi des Belges.

Ainsi que sa tenue le laisse deviner, il a de lui-même, une opinion si haute qu'elle donnerait le vertige à quelqu'un de moins averti que lui-même. Faut-il préciser que les fonctionnaires sur lesquels il règne sont loin de partager son avis sur la question ? Il n'en a évidemment cure. D'autant moins que, si sa fonction principale est de tout savoir, il ignore superbement ce que *le petit personnel*, pour reprendre ses termes usuels, pense de lui et de sa manière de diriger son service.

D'une façon générale, il se considère comme parfait, intelligent, cultivé, brillant et éclairé tandis qu'il voit les autres, dans les meilleurs des cas, sous les traits disgracieux de pauvres hères accablés de défauts. Pour le dire froidement, plus il les regarde agir, plus il les trouve stupides, incultes, paumés et globalement inintéressants.

Comme tous les jours ouvrés, il déboule dans ses bureaux l'air affairé, aux alentours de dix heures et demie : ayant passé la soirée précédente à compulsiver d'obscurs dossiers sans pour autant perdre une miette de ses émissions de télévision

fétiches, il ne voit absolument pas pour quel motif il devrait arriver sur son lieu de travail à la même heure que les dispensables utilités qu'il a sous ses ordres.

– Griet ! », hèle-t-il sa secrétaire personnelle en sortant de l'ascenseur. « Mon café ! »

– Bonjour, commandant ! », lui rétorque-t-elle en rosissant.

C'est une forte Flamande, au visage avenant mais quelque peu empâté et chargé d'un maquillage alambiqué, qu'encadre un assemblage de bouclettes blond platine. Dans le style trop apprêté que popularisa la défunte Farrah Fawcett<sup>1</sup> au cours des années 1970.

« Oserais-je vous dire ? », minaude-t-elle dans un sourire éclatant qui lui soulève sa forte poitrine.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? », s'inquiète le commandant, se retenant au dernier instant, de vérifier si sa braguette est bien fermée.

– Rien de mal, rassurez-vous. C'est seulement que je vous trouve magnifique aujourd'hui : vous avez l'air en grande forme ! »

– En effet ! », l'approuve-t-il en se rengorgeant avant de sourciller. « Toutefois, les autres jours aussi, vous fais-je remarquer ! »

– D'accord mais, aujourd'hui...

– Bien, parfait, vous aussi ! », abrège-t-il l'envolée lyrique que sa pulpeuse secrétaire s'apprêtait à déployer. « Pensez surtout à mon café. Et envoyez-moi Marchand ! »

– Mais commandant...

– Quoi ? Il n'y a plus de café ?

---

<sup>1</sup> **Farrah Fawcett** (1947-2009) : actrice américaine célèbre pour son rôle dans la série télévisée 'Drôles de Dames' ('Charlie's Angels', 1976).

– Si, ne vous inquiétez pas, je veille personnellement à ce que nous ne risquions jamais d'en manquer », se rengorge-t-elle. « Toutefois, Kevin Marchand n'est pas encore arrivé... »

Il pousse un soupir à fendre l'âme d'un serial killer en manque...

– J'aurais dû m'en douter ! », grince-t-il.

Furibard, il passe comme un cyclone devant Karima, la petite Maghrébine en charge de la collecte des informations diffusées par les chaînes spécialisées, sans même daigner lui jeter l'ombre d'un regard.

– Bonjour, commandant », lui sourit-elle.

– Autant de ma part ! », la rembarre-t-il, insensible à sa gentillesse.

« Enculé d'informaticien », maugrée-t-il en ouvrant à la volée, la porte de son bureau. « Perpétuellement occupé à glander devant des écrans comme un pervers face à l'école des filles ! Il ne lui manque que le grand manteau gris et le filet de bave aux lèvres !

« Et avec ça, feignasse comme une couleuvre ! », poursuit-il en refermant le vantail d'une talonnade à faire pleurer Lionel Messi de dépit. « Il n'y a qu'un seul truc qu'il fait vraiment bien, c'est roupiller comme un caillou au fond d'une rivière pendant que les autres se démènent !

Il enfonce le bouton de son interphone d'un index rageur.

« Griet ! Je veux voir ce boutonneux dès son arrivée ! », hurle-t-il à l'appareil.

– Certainement, commandant !

– Et je veux mon café aussi ! Chaud !

Un bref instant de silence entrecoupé d'interférences électroniques suit son dernier coup de gueule. Interloqué, il

fusille l'appareil du regard avant de percevoir un vague bruit de conversation à l'arrière-plan.

« Allo ? », enrage-t-il devant cette insupportable marque d'indifférence à son égard.

Nouveau temps mort sur fond de papotage...

« Allo, bordel de cul ! », s'égosille-t-il.

– Kevin Marchand vient d'arriver, commandant.

– Enfin ! », rugit-il en allumant son ordinateur.

Il jette un coup d'œil à sa montre.

« À onze heures moins le quart ! On a failli attendre !

« Faites-nous donc deux cafés ! », reprend-il impérieusement. « Dont un particulièrement corsé ! Assaisonnez-le de quelques gouttes d'ammoniaque, histoire de réveiller cet abruti ! »

\*\*\*

J'ai dû prendre un taxi pour arriver à l'hôpital : la douleur était trop forte, quand il me fallait prendre appui sur la jambe blessée – c'est-à-dire à chaque pas.

Après un temps de réflexion, je me suis hasardé directement aux urgences en faisant un peu de cinoche : sans papiers, sans même la notion du nom que j'aurais pu donner, et muni d'un viatique financier ne faisant pas vraiment le poids, je ne voulais surtout pas que l'on commence par me tirer la gueule ou par appeler les flics avant d'accepter de me soigner.

Je patiente en geignant vaguement pour faire joli. Un gros type en blouse blanche, les yeux bouffis et des cernes jusqu'aux oreilles, vient me demander ma carte de sécurité sociale...

– Ou votre carte d'identité, c'est kif kif », manque-t-il de s'effondrer d'épuisement.

– Désolé, je me suis pris un coup de couteau dans la cuisse. J'avais trop mal pour penser à ça...

Je lui agite sous le nez, la souche que le taximan m'a remplie.

« Je suis venu aussi vite que j'ai pu », continué-je à lui mentir.

Il hoche la tête d'un air grave.

– Je comprends », finit-il par lâcher. « Mais j'ai au moins besoin d'un nom sous lequel vous enregistrer... Vous devez bien avoir une pièce d'identité... Un permis de conduire ? »

Je me doutais d'une merde du genre. Je remue un peu et je sors d'une poche, mon avant-dernier billet de cinquante euros.

– Faites preuve de créativité », lui recommandé-je en notant son air intéressé.

Il hésite. Il vérifie d'un coup d'œil que personne n'est suffisamment proche pour nous entendre.

– Je peux utiliser le nom de mon frère, il a déjà un dossier ici », me fait-il entre ses dents. « Mais ce sera cent euros...

« Car on est deux », se justifie-t-il très bêtement.

Je le regarde dans le blanc des yeux, qu'il a jaunasse : je soupçonne qu'effectivement, cinquante balles pour sa dose quotidienne de bibine, cela risque d'être un peu juste. Mais merde, l'important est bien de participer, m'a-t-on toujours prétendu ! Je l'extraits impitoyablement de ses rêves de magnat de la finance en lui montrant mon badge officiel d'accès aux locaux du SCRED.

– C'est cinquante ou rien et de grosses emmerdes dans un futur rapproché !



Il ne s'agit jamais que d'une vulgaire carte magnétique barrée de tricolore, avec dessus, une puce bien anonyme et rien d'autre que le nom complet de l'organisme dans les trois langues nationales : on a le culte du secret ou on ne l'a pas. Mais elle semble produire l'effet recherché.

– Vous auriez dû le dire tout de suite », me reproche-t-il en louchant sur le talbin.

– Peut-être, mais comprenez-moi : on réagit parfois de travers quand on se prend une lame dans la jambe.

Je lui refile les cinquante euros après en avoir fait une boulette que je lui colle dans le creux moite de sa grassouillette paluche.

« Restez discret, surtout, je n'ai pas envie de voir débarquer la presse », ajouté-je sèchement. « Et faites en sorte que l'on me prenne rapidement en charge ! »

Il empoche le bifton avec une célérité foudroyante. Il se redresse dans une espèce de garde-à-vous que ne renierait pas un caporal de réserve pété comme une vieille durite à l'entrée d'un colonel dans son bistrot favori.

– Comptez sur moi ! », me balance-t-il en se retenant de justesse de claquer des talons avant de s'évacuer en direction de l'espèce d'aquarium dans lequel il attend de mourir à longueur de journées.

Le temps paraît long quand on poireaute dans des conditions peu agréables : d'une part, j'ai réellement mal à la jambe, et j'ai pu remarquer que bien que renouvelé déjà à plusieurs reprises, mon pansement n'empêche plus le sang de me tremper le pantalon. De l'autre, rien ne me dit que le gros ne s'est pas contenté d'empocher mon matabiche avant d'appeler les flics... Pourtant, il ne s'écoule guère plus de cinq à six minutes avant qu'une jolie blonde aux cheveux courts ne

déboule comme une tornade dans le hall d'attente en poussant devant elle un fauteuil roulant inoccupé.

Elle ne jette même pas un regard aux autres patients – qui ont donc intérêt à le rester – et s'arrête pile devant moi en m'adressant un sourire éclatant.

– Je parie que c'est vous, le coup de couteau ! », me lance-t-elle avec une savoureuse pointe d'accent bruxellois.

Je réussis à m'extorquer un sourire.

– On ne peut rien vous cacher...

Je l'ai observée depuis le moment où elle a débarqué, et j'ose l'affirmer sans ambages : c'est de l'animal de concours. Son air intelligent, son sourire radieux, son allure active, ses yeux bleu foncé qui me fixent avec franchise et humanité, me réconfortent. En plus, j'ai pu constater que, grossièrement énoncé, elle dispose de *tout ce qu'il faut*, et que ça remue avec vigueur et détermination sous sa blouse blanche.

Elle m'aide à m'asseoir dans son bolide et me véhicule au long d'une série de corridors. Je me prends à regretter qu'elle se trouve derrière moi : une belle paire de fesses qui rivalisent d'ardeur, c'est toujours agréable à regarder bouger... Mais de plus, la manière de laquelle elle conduit le fauteuil me fait déplorer qu'il ne soit pas muni d'une ceinture de sécurité – ou mieux, d'une bonne paire d'airbags.

– Qu'est-ce qu'il vous est arrivé ? », me demande-t-elle.

J'hésite. La logique voudrait que je continue à mentir, mais j'ai le sentiment qu'elle ne fait pas partie de celles à qui on fait prendre des vessies pour des lanternes.

– Je vous raconterai cela quand on sera arrivé aux stands », éludé-je. « Je m'en voudrais de vous distraire alors que se profilent devant moi, une suite de virages délicats à négociier ! »

– Vous dites ça pour que j’aille plus vite ! », s’amuse-t-elle. « Parce qu’il faut que je vous l’avoue avant tout : la curiosité est mon pire défaut ! »

– Mais non ! », la détrompé-je sur le même mode badin. « Déjà, comment aurais-je pu deviner que vous avez des défauts ? En réalité, je vous ai dit cela pour vous faire gamberger. Pour que vous ralentissiez l’allure, de manière à me permettre de peaufiner mon mensonge ! »

– Houlà ! », rigole-t-elle. « C’est si grave que cela ? »

– Plus encore !

– Bien », fait-elle en arrêtant ma charrette de course devant la porte entrouverte de ce qui me paraît être une petite salle d’opération, dans le style de celles où on emmène les grands blessés qui se sont foulé le pouce. « J’espère que vous avez eu le temps de me concocter une salade à laquelle je vais pouvoir croire, car nous sommes arrivés.

« Donnez un petit coup de pied dans la porte pour l’ouvrir », me demande-t-elle. « Je n’ai pas envie que vous ressortiez d’ici avec les rotules fracturées ».

Elle m’aide à m’installer sur une civière, puis m’enlève le pantalon en prenant d’attendrissantes précautions avec ma jambe blessée.

– Alors, monsieur l’agent secret », me lâche-t-elle sans me quitter des yeux. « Qu’est-ce qu’il vous est arrivé ? »

C’était inévitable : le gros a cafté ! Sûrement pour essayer de se rendre intéressant auprès de celle qui s’occupe de moi...

Bah, après tout, je m’en fiche. Je lui explique ma poussée de fièvre subite, le renoncement qui s’était emparé de moi. Puis mon sursaut et le coup de couteau suisse.

– Vous vous êtes vous-même entaillé la jambe ? », réagit-elle, sceptique. « Vous aviez bu, ou vous aviez pris des médocs ? Ou autre chose ? »

– Non. Je ne me drogue pas et je ne bois qu'en compagnie, or j'étais seul. Quant aux médicaments, en dehors d'une aspirine de temps à autre...

« Mais j'ai été militaire dans une autre vie », l'informé-je. « On nous apprend que dans des situations critiques, la douleur peut nous sauver en nous empêchant de nous laisser aller ».

– Militaire ? », sourcille-t-elle. « Mouais... Forces spéciales, alors ! Parce que je n'ai jamais entendu dire que l'automutilation fait partie de l'instruction de base !

Elle se penche sur ma blessure.

« Un beau steak, en tout cas », commente-t-elle. « On va désinfecter la plaie, puis bien la préparer en attendant le docteur ».

Merde ! Encore un péquenaud qui va être au courant...

– Allons Daphné, pour quelques points de suture... », tenté-je.

– Vous savez lire les plaquettes sur les blouses blanches, c'est très bien », sourit-elle. « C'est un indice permettant de conclure qu'a priori le cerveau n'est pas atteint.

« Toutefois, je suis infirmière, pas toubib. Et je n'ai pas le droit de pratiquer des opérations chirurgicales ».

– Même pas contre une invitation à dîner un de ces soirs ? », insisté-je.

Elle m'adresse un sourire incrédule, mais je sens sa détermination vaciller.

« Vous savez que je suis inscrit ici sous un faux nom. Alors, qu'est-ce que ça peut bien faire ? »

– Inscrit sous un faux nom ? », se bidonne-t-elle. « Même pas inscrit du tout, en vérité ! On m’a demandé de m’occuper de vous discrètement, c’est tout !

“On”, ce doit être le gros porc de la réception, et il se révèle encore un peu plus glauque que je ne l’avais imaginé.

« Vous savez », tente-t-elle de me convaincre, « les médecins se fichent de tout. C’est nous qui nous chargeons de toute la besogne administrative. Ils se contentent de parafer la paperasse, et encore : certains nous demandent parfois d’imiter leur signature... Surtout quand ils ont à l’agenda, une partie de golf ou de tennis qui ne peut pas attendre ! »

– Eh bien, pourquoi ne pas les libérer un peu de l’affreux surmenage qui les guette inexorablement ?

« Recousez-moi, et qu’on n’en parle plus. Commencez par vous approprier les cinquante euros qui traînent dans la poche avant gauche de mes jeans, et refermez-moi cette plaie !

Je lui prends doucement l’avant-bras.

« Sinon, je me rhabille et je me taille : je me soignerai moi-même, avec une aiguille de couturière et du fil dentaire !

Elle soupire.

– Vous en seriez capable en plus !

– Absolument ! », affirmé-je. « On nous apprend cela aussi. De plus, le genre de petite douleur passagère que cela cause, ne m’a jamais effrayé ! »

– Je parlais de vous rhabiller et de vous en aller sans même me demander mon numéro de téléphone !



## Livraison

– Qu'est-ce qu'il mijote, bordel ? », hurle Mahieux en abattant le poing sur sa table de travail.

– Je ne sais pas, monsieur », avoue Kevin Marchand. « En tout état de cause, s'il est dans les locaux, il ne s'est pas servi de son badge pour y pénétrer. Et aux archives, personne ne semble l'avoir déjà vu aujourd'hui ».

Les coudes sur le bureau, le commandant se pince l'arrête du nez.

– Se serait-il taillé ?

– Cela m'étonnerait. Il n'a que peu d'argent à disposition et de plus, vous avez fait communiquer son signalement aux gares, aux aéroports, aux agences de location de véhicules... Partout, en fait.

Mahieux hausse les épaules.

– Ne vous bercez pas d’illusions, s’il vous plait ! Pour quelqu’un comme lui, passer d’un pays à l’autre, c’est l’enfance de l’art ! Surtout depuis que nos politiciens ont eu la riche idée de signer les accords de Schengen...

« Tout était tellement plus clair, plus tonique avant, mon petit Kevin ! », dramatise-t-il, larmoyant. « Rappelez-vous, comme on vivait à cent à l’heure, avant la chute du Mur de Berlin ».

– Je n’étais pas né, monsieur.

– Je sais, je sais... Et je vous plains de tout mon cœur car c’est bien dommage pour vous : la Guerre Froide était vraiment une époque bénie.

« On n’avait qu’à se baisser pour ramasser par camions entiers, des espions, des terroristes, des agents doubles, triples, voire quadruples... Des fourbes, des traîtres, des lâches, des cupides ! Des pigeons aussi ! Ah ça... Des crédules, des naïfs, des idéalistes de tout bord, ça foisonnait ! Mais on leur ouvrait les yeux, on les remettait dans le droit chemin d’un bon coup de pied au cul ! Ou on s’en servait : Dieu est impitoyable envers les cons, et nous étions Son bras séculier !

« Souvenez-vous du scandale Profumo<sup>1</sup> en Angleterre ! Un politicien de haut niveau couche avec une call-girl – une pute de luxe, donc – qui s’est tapé un attaché militaire de l’ambassade d’URSS...

Il fixe le jeune homme d’un air soudain pensif.

---

<sup>1</sup> **John Profumo** (1915-2006) : homme politique britannique, membre du gouvernement conservateur d’Harold Macmillan. En 1962, un fait divers poussa la presse à enquêter sur la call-girl Christine Keeler. On découvrit alors qu’elle avait eu une relation avec Profumo, pratiquement en même temps qu’avec Yevgeny Ivanov, attaché militaire à l’ambassade soviétique. En pleine paranoïa de la Guerre Froide, ce fut suffisant pour le couvrir de honte et le faire éjecter en 1963, de son poste de ministre de la Défense. Écœuré, le Premier Ministre Macmillan démissionna peu après.



« L'URSS... Cela vous dit encore quelque chose ? »

– L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, monsieur », récite Marchand.

– Exactement ! », approuve Mahieux. « Ainsi que j'ai pu le constater à la lecture de votre dossier, vous avez fait de brillantes études et cela se remarque !

« Toujours est-il que le Profumo dont je vous parlais : incendié dans la presse, cloué au pilori par l'opinion publique, descendu en flammes à la Chambre des Lords ! On n'a plus jamais entendu parler de lui : viré comme un malpropre, exclu de son parti, nié par toute l'Angleterre ! Tout ce qu'il a encore réussi à faire, c'est aller bosser pour une organisation qui s'occupait des sans-abris !

« Et cela, pour avoir baisé une dévergondée vénale qu'un Popov tronchait à son tour de temps en temps ! Vous imaginez-vous ?

« C'était vraiment une autre époque ! De nos jours, après Clinton et les turlutes de Monica, on voit un président français épouser une saltimbanque cependant que son successeur nique tout ce qui passe sans se soucier de voir ses épongeuses de glandes s'épancher sur ses manies dans les gazettes à scandale...

« Et ce n'est pas mieux chez nous : on sort d'un gouvernement dirigé par un Premier Ministre pédé, et celui qu'on a pour l'heure ressemble à un nain de jardin monté en graine ! Il ne lui manque qu'un bonnet de schtroumpf pour que le tableau soit complet !

« Franchement, quand je vous dis que le monde a changé, vous pouvez me croire sur parole ! À un point tel que l'on serait fondé à se demander dans quoi on vit !

Il marque un instant de silence, interloqué par l'apathie apparente de son interlocuteur.

« D'ailleurs, je vous le demande ! », insiste-t-il. « Dans quel monde vivons-nous ? »

– Je ne sais pas, monsieur », murmure Marchand en étouffant un bâillement.

Incrédule, le commandant est bien obligé d'admettre que son exposé magistral sur la mythique époque des barbouzes omnipotentes ne semble guère avoir passionné le jeune homme.

– Moi non plus, mon petit Kevin, moi non plus... », soupire-t-il platement.

« Mais dites-moi... », se résout-il à réorienter la conversation. « Vous avez l'air particulièrement fatigué aujourd'hui... Non que d'habitude, vous resplendissiez, ne croyez surtout pas que nous soyons aveugles ! Mais on s'est fait à vos allures d'éternel somnolent, on a appris à ne plus sourciller en vous voyant trainer vos godillots comme des boulets dans les couloirs, on n'éprouve plus cette insoutenable anxiété qui nous gagnait quand vous piquez du nez sur vos claviers.

« Toutefois, je vous trouve là, une mine spécialement cadavérique ! Que se passe-t-il, mon petit Kevin ? Un problème qui vous tracasse ? Un ennui de santé singulièrement aigu ? Un cancer quelconque, même peut-être, car il n'y a pas d'âge pour cela ? »

– Non, rassurez-vous, monsieur !

– Je n'étais pas inquiet. Comme je vous le disais, nous nous sommes accoutumés à vous voir déborder de léthargie.

– C'est juste qu'il y a eu match hier soir et...

– Ah oui, j'ai lu ça quelque part ! Les Diables Rouges, non ?

– Presque. Ensuite, toutefois, euh... comment dire ? Je me suis laissé entraîner à boire des verres de bière en compagnie de mon ami Olivier Compère. Malheureusement pour moi, il connaît beaucoup de monde et chacun y est allé de sa tournée ».

– Ce qui fait que vous êtes rentré avec la tête à l’envers, et que maintenant, elle se retrouve profondément engoncée dans votre trou de cul !

– On peut dire cela, monsieur...

– Ah oui, mon petit Kevin », pontifie le commandant. « C’est l’apprentissage de la vie, cela : on rigole, on picole, on joue au gros malin en pinçant les fesses des serveuses, on fait le poirier à poil sur le bar, on danse en calbar sur les tables avec sa cravate autour du front... Mais le lendemain, c’est la gueule de bois au teint pâle et livide !

« Toutefois... Vous me dites qu’il connaît beaucoup de monde, votre ami Olivier... Que fait-il dans la vie ? Il travaille à l’Union Belge de Football ? »

– Oh non, monsieur. Il bosse chez GPR.

– C’est quoi, ça ? », fronce-t-il les sourcils.

– Global Parcel Routers : une société de livraison express.

“Bien le bonjour pour obtenir des places de foot gratuites en VIP.”, peste Mahieux intérieurement. “Ce n’est rien d’autre qu’une bande de petits cons, juste bons à se bourrer la gueule en regardant les autres courir derrière une balle !”

« D’ailleurs, je m’étais demandé... », poursuit Kevin.

– Hmmm ?..

– Pourquoi ne chercherions-nous pas à l’envoyer à différents endroits de notre connaissance, où Xénophon pourrait se planquer ? Avec un colis bidon pour prétexte...

« Voyons les choses en face : il est impossible à pister. Il coupe systématiquement son portable quand il quitte les bureaux et il adopte tout le temps des itinéraires différents. On n'arrive pas à savoir où il atterrit.

« Je sais que vous avez déjà essayé de le faire suivre, mais... »

– Cela suffit, ne remettez pas cela sur le tapis !

– ... il a cassé la jambe de l'un, plusieurs côtes à un autre et le bras...

– Ça suffit, vous dis-je ! Vous vous croyez malin, de faire le compte des agents vaillants et loyaux que cette ordure a envoyés en congé de maladie ?

« Ne me cassez pas les couilles, Marchand, c'est un conseil d'ami que je vous donne ! Sinon, il pourrait bien vous tomber sur la hure, une pluie de merde tellement drue que vous serez tout heureux de pouvoir vous mettre sur la pointe des pieds !

Il se renverse en arrière dans son fauteuil, le menton dans le creux de la main.

« Il n'empêche que votre idée n'est peut-être pas si stupide qu'elle en a l'air », juge-t-il, songeur. « Il nous reste seulement à savoir quel genre de colis on pourrait bien envoyer à ce salopard... »

– J'avais pensé à...

– À une grenade dégoupillée, dont la cuiller se libère quand il ouvre la boîte ? », s'enthousiasme soudain Mahieux. Ou alors, à un bâton de dynamite avec un détonateur activé par télécommande ? Ou à une belle couche d'anthrax<sup>1</sup> qui le fera crever dans d'atroces souffrances ?

---

<sup>1</sup> **Anthrax** : Nom anglais de la 'Maladie du Charbon', propagée par le bacille du même nom et pouvant toucher aussi bien l'homme que l'animal. Peu après les attentats terroristes du 11 septembre 2001, des enveloppes

« À moins qu'un gros pot de Sarin<sup>1</sup> », continue-t-il de fabuler avec un sourire extasié.

Kevin lève vers le commandant un regard incertain.

– Une opération est déjà en cours, m'avez-vous confié, monsieur. J'avais seulement imaginé quelques bouquins d'occasion pour donner du poids au paquet : le but que nous poursuivons est de le localiser pour récupérer plus facilement ses codes bancaires, ainsi que vous le l'aviez précisé.

– Oui, bon, d'accord », se renfrogne l'autre. « Mais rien n'empêcherait de joindre l'agréable à l'utile ! Vous apprendrais-je réellement quelque chose de neuf si je vous expliquais que l'on a souvent beaucoup à gagner en développant les projets basiques en vue de réaliser des économies d'échelle ?

Il fixe un œil inquisiteur sur les paupières tombantes de son interlocuteur.

« Votre ami, là, Olivier...

– Compère, monsieur.

– Oui, c'est cela. Il sait manier un flingue, ce rigolo ? »

\*\*\*

---

contenant des bacilles du charbon furent envoyées à de grands médias américains, ainsi qu'à deux sénateurs, faisant cinq morts. Certains courriers contenaient une poudre tellement concentrée en bacilles que l'on en a déduit qu'il s'agissait là nécessairement d'une forme militarisée de la maladie.

<sup>1</sup> **Sarin** : Arme chimique déclarée 'de destruction massive' par les Nations Unies, le Sarin peut être mortel même à très faible dose. Il s'agit d'un neurotoxique extrêmement puissant, inodore, incolore et très volatil, mis au point en 1939 dans les laboratoires nazis d'IG Farben en tant que *pesticide*. En principe, sa production et sa conservation sont interdites depuis 1993. Tous les stocks existants devraient avoir été détruits en 2007.

Elle m'a prévenu : pas question d'aller manger tard car elle fait partie de l'équipe du matin. C'est-à-dire qu'elle est supposée arriver à l'hôpital pour sept heures.

En attendant, je me sens très bête, avec en poche, si l'on excepte un peu de mitraille, les cinquante euros qu'elle a refusé d'empocher pour prix de ses estimés services. Parce qu'elle a suturé ma plaie comme une vraie pro de la couture, cette jolie Daphné. À preuve, je parviens à marcher presque normalement, en serrant toutefois les dents de temps à autre, et en faisant bien attention à l'état du sol que je foule.

C'est ainsi, en me baladant comme un promeneur oisif mais en ne clopinant presque pas, que je parviens dans la rue où crèche Olga.

Seize heures trente... Le trajet m'a pris un bon bout de temps, toutefois il ne m'a pas été désagréable, sous un des premiers vrais soleils de l'année. La sculpturale Polonaise est réellement la seule personne que je connaisse – si l'on excepte Michèle, complètement *off limits* pour le moment –, qui soit susceptible de me filer un peu de cash : en des temps meilleurs, j'ai fait établir à son attention, des ordres de virement permanents au départ de quelques banques exotiques où mon oseille est planquée.

Ce ne sont pas de gros montants qui déboulent à intervalles fixes sur son compte, afin d'éviter d'attirer l'attention des ordinateurs qui nous surveillent tous, mais cumulés l'un à l'autre, ils représentent une rente significative.

J'avais décidé de la lui verser pour prix de ses services tout autant que par prudence : quand on fonctionne avec un personnage dangereux comme Mahieux, se ménager un point de chute sécurisé fait partie des précautions élémentaires.

Je m'apprête à enfile la petite allée qui traverse un coquet jardinet et mène au perron de la maison qu'elle occupe, quand un crissement de pneus me fait tressaillir. Je tourne la tête : une

camionnette de livraison aux couleurs du transporteur GPR vient de stopper net de l'autre côté de la rue...

Tous mes sens en éveil, je mime le distrait qui allait se gourer. Je secoue la tête comme pour me moquer de moi-même, et je poursuis ma route avant de bifurquer dans l'allée de la maison voisine. J'entends claquer la portière de la fourgonnette alors que je gravis les quelques marches conduisant à la porte d'entrée.

« Si c'est un vrai colis, le mec va sûrement devoir aller fourrager à l'arrière pour le retrouver », me dis-je.

Un affreux grincement métallique de charnières desséchées corrobore mes pensées. Je fais semblant de sonner. Je compte trente secondes, puis je jette un coup d'œil à ma montre d'un air excédé, avant d'appuyer à nouveau sur un bouton imaginaire.

Nouveau hurlement déchirant d'acier malmené... Simulant le dépit, je pivote sur place et je redescends lentement la courte volée d'escaliers. Une boîte en carton de taille modeste à la main, un grand garçon au visage ouvert traverse la rue face à moi, en sifflotant une rengaine radiophonique périmée. Il se dirige droit vers la maison d'Olga à grandes enjambées.

Au mépris de mes douleurs, je remonte l'avenue le plus vite que je peux. Je mets fin à mon supplice lorsque je m'estime plus ou moins sorti du champ visuel d'Olga : l'horreur consisterait à la voir agiter joyeusement la main en me voyant !

Je me retourne en essayant ostentatoirement de déchiffrer les plaques de rue, comme si j'avais perdu mon chemin.

C'est dans des moments pareils que l'on regrette d'avoir arrêté de fumer et de ne pas avoir sur soi, un smartphone quelconque : un type en train de ne rien faire d'aussi essentiel

que répondre à un message sur Facebook ou allumer une clope, attire par trop l'attention des glandeurs de nos jours.

Je vois le livreur parlementer avec quelqu'un qui se tient dans l'ombre de l'encoignure de porte – Olga, presque certainement.

Après quelques secondes, il hausse les épaules, et regagne sa camionnette, son colis toujours à la main. Je patiente encore, le temps que son bahut fasse connaître les charmes d'un départ d'une course de Formule Un à ce quartier paisible. J'examine plus franchement la façade de la maison de la blonde. Il y a bien un vieux foulard accroché au balconnet du deuxième étage, signe qu'en principe, tout va pour le mieux.

Olga m'accueille d'un sourire navré.

– Tu n'as pas de chance », regrette-t-elle sincèrement. « Tu viens de manquer la livraison d'un colis qui t'était destiné !

Je viens surtout de louper une formidable occasion d'indiquer à Mahieux que j'ai repris contact avec elle ! Et je n'en suis pas malheureux. Ni pour elle, ni pour moi.



# Olivier

Neerpede... Jusqu'il n'y a pas si longtemps, c'était seulement un hameau peu connu de la commune d'Anderlecht, au sud-ouest de la Région de Bruxelles-Capitale. Tout ce que la plupart des Bruxellois en savaient, c'était qu'il s'agissait d'un des derniers endroits ruraux de la capitale de l'Europe. Rien n'a changé de ce point de vue : les marais asséchés par la création d'une succession d'étangs de débordement dans la partie basse de la Pedebeek chère à Pierre Breughel l'Ancien, sont toujours colonisés par des fermes et des manèges, cependant que les modestes contreforts de la vallée restent dédiés à l'agriculture vivrière – y compris même, un vignoble.

À proximité du Ring<sup>1</sup>, se dresse toutefois depuis 2010, au-dessus du Parc des Étangs, le bâtiment imposant du Centre de

---

<sup>1</sup> **Ring** : Nom flamand signifiant 'bague', donné couramment dans les deux langues à l'autoroute périphérique de Bruxelles.

Formation du Royal Sporting Club Anderlecht, comportant aussi une large part de locaux administratifs occupés par les employés du club. L'apport économique de ces nombreuses personnes venues travailler sur le site a nécessairement quelque peu changé la donne dans les environs, tandis que le nom de l'ancien hameau devenait très bien connu du milieu du football. Et pas seulement "belge" étant donné la renommée dont il jouit en tant que pépinière de talents en devenir.

Cela ne nous empêche toutefois pas de goûter au charme d'une petite promenade apéritive, la main dans la main, au milieu des oies, des canards et des poules d'eau qui se bousculent au sein de cet endroit entre terre et eau, sans même plus s'effaroucher des joggeurs et des cyclistes. Pourtant, ils sont nombreux à s'échiner à suer et à s'essouffler dans ce magnifique environnement bucolique ! Daphné m'apprend qu'elle approche la trentaine, qu'elle est fille unique et qu'elle a toujours ses parents. Mais qu'elle habite seule désormais car « son père est *un peu sciant* », ce que je traduis aisément par *vraiment trop protecteur*. Je l'écoute poliment, d'autant plus que l'ensemble des paramètres qu'elle énonce me convient parfaitement, n'étant fan ni des beaux-frères – quoiqu'il arrive à certains d'être *moins pires* que d'autres –, ni des oies blanches qui s'incrument éternellement chez papa et maman.

Elle me prouve effectivement et comme elle me l'avait annoncé, qu'elle est très curieuse, cherchant opiniâtement à savoir si je suis réellement un agent secret dans le style de ceux dont le cinéma lui a déjà permis d'admirer les exploits.

J'élude en m'essayant à l'humour...

Cela doit vraisemblablement la laisser sur sa faim mais elle paraît accepter mes réponses évasives de bonne grâce.

– À mon avis, tu en es vraiment un », finit-elle par m'annoncer, un sourire finaud aux lèvres. « Tu es trop discret par rapport à tes activités professionnelles. Si tu m'avais

bidonnée ce matin, tu en aurais rajouté au lieu de rester dans le vague ! Rien que pour me draguer, peut-être, qui sait ? »

Comme quoi, peu importe ce que l'on dit : soit on avoue et on est coupable, soit on ne dit rien et on l'est d'autant plus... Je dépose un délicat baiser sur ses lèvres : on se dédouane comme on peut.

– Changeons de sujet de conversation, si tu veux bien », lui demandé-je. « On arrive au restau et je n'ai pas envie que les gens nous entendent parler d'opérations secrètes de déstabilisation d'un gouvernement ami, de crimes commis dans l'intérêt de l'État, d'organisations terroristes noyautées par des barbouzes ou d'autres horreurs ».

– D'accord, chéri », paraît-elle se résigner. « Pourtant, tout ce que tu viens de citer... Ça doit être vachement exaltant, non ? »

Je fréquentais épisodiquement La Bella Vita il y a quelques années d'ici, quand je végétais *sans but légal* dans cet appartement que j'ai retrouvé récemment.

– Bonsoir, messieurs-dames ! », s'écrie Gino en nous voyant débarquer.

Il marque un temps d'arrêt. Il me reconnaît, je m'en aperçois. Mais il doit probablement chercher loin dans sa mémoire... Néanmoins, il doit y avoir de l'ordre dans son cerveau car son visage finit par s'éclairer.

– *Ma che fai qui, tu ?* », s'exclame-t-il. « *Ti sei perso ?* »

Je lui souris, content moi aussi de le revoir.

– *Non ero piu a Bruxelles, da molto lungo*<sup>1</sup>...

---

<sup>1</sup> – Mais que fais-tu ici, toi ? Tu t'es perdu ?

– Je n'étais plus à Bruxelles, depuis bien longtemps.

« Daphné, je te présente Gino, le maître de ces lieux désormais carrément voués au football professionnel, si je vois bien », avisé-je, dans un coin, une table occupée par des membres bien connus de la direction du club voisin.

– Ah, ce sont les imprévus de la vie ! », me confirme-t-il. « Comme tu t’en souviens sûrement, avant j’étais supporter de la Juventus ! »

– Et désormais tu as tourné casaque !

– Presque complètement ! », s’esclaffe-t-il.

Il nous installe à une belle table, sous une marine du siècle passé représentant par gros temps, le gros navire – la *malle*, dans la terminologie de l’époque – qui faisait naguère, la navette entre Ostende et Douvres. Il nous offre l’apéritif, comme tout restaurateur transalpin qui se respecte.

Après avoir jeté un coup d’œil circulaire approbateur sur les lieux, Daphné m’adresse un sourire ironique par dessus la petite branche de basilic qui décore son limoncello-tonic.

– Maintenant, je suis tout à fait sûre que tu en es un ! », me confie-t-elle, une flamme amusée dans les yeux. « Tu parles toutes les langues ! Comme Malko<sup>1</sup> ! »

– Si j’étais toi, je ne poursuivrais pas dans cette voie », rigolé-je. « Non seulement, la comparaison ne s’impose pas, mais de plus, elle comporte sa part de danger. Car si tu as lu quelques-unes de ses aventures, tu as dû t’apercevoir qu’il souffre d’un penchant immodéré pour la sodomie ! »

– Bah », hausse-t-elle les épaules. « Il faut tout essayer tant qu’on est vivant : après, ce sera trop tard !

---

<sup>1</sup> Son Altesse Sérénissime le Prince **Malko Linge**, barbouze dit ‘de luxe’, mercenaire et héros de la série S.A.S., créée par le Français Gérard de Villiers (1929-2013)

« Quoi qu'il en soit, ce n'était, lui, qu'un héros de papier dont le créateur est mort », plonge-t-elle ses yeux dans les miens.

Elle n'échappe au viol que grâce à l'arrivée de nos raviolis aux cèpes et à la truffe fraîche, garnis d'une sauce au mascarpone...

\*\*\*

– On ne s'endort pas sur le bar ! », vocifère la barmaid, une brune à l'allure énergique.

« Kevin ! », reprend-elle de plus belle en frappant la tablette de bois du plat de la main.

– Qu'est-ce qu'il y a ? », réagit-il faiblement en levant vers elle un œil vitreux.

– Je ne veux pas que tu roupilles sur ce putain de bar ! », le tance-t-elle. « Ni ailleurs dans ce café, en fait ! Ce n'est pas un hôtel ici ! C'est un établissement bien tenu, avec une clientèle honorable, qui n'a pas envie de se mélanger avec des ivrognes qui se mettent à ronfler pour cause d'exagération ! »

– Sers-moi encore un Coca, Agnès », tente-t-il d'échapper au courroux de la serveuse.

– Encore un Coca, ouais », maugrée-t-elle avant de plonger le nez dans un frigo. « Il ne faut pas demander ce que tu as bu avant, pour te retrouver dans un état pareil ! »

Elle jette un regard en direction de la porte d'entrée tout en ouvrant un frigo...

« Tiens, voilà ton copain Olivier ! Qu'il n'essaie pas de te faire picoler, sinon il aura à faire à moi ! »

– Une bière, Agnès ! », claironne Olivier Compère dès son entrée en jetant sur le bar, un paquet de cigarettes froissé et

un briquet jetable. « Et prépare m'en immédiatement une autre, je suis positivement déshydraté !

De l'autre main, il balance une claque sonore sur les omoplates protubérantes de Kevin qui en profite pour se mettre à aboyer comme un roquet à la vue d'un facteur.

« Alors, Tarzan ? », rigole-t-il. « On tient la forme ? »

– Ne me frappe pas dans le dos, s'il te plaît », l'implore le jeune homme. « Ça me fait tousser ! »

– Et moi, ça me donne soif ! », répond l'autre en descendant sa première mousse d'un coup de glotte féroce.

« Agnès, tu mettras mes deux bières sur le compte de Kevin ! », poursuit-il. « Car j'ai bossé pour toi aujourd'hui, Schwarzie<sup>1</sup> ! »

Le jeune homme répond d'un hochement de tête au regard interrogatif de la barmaid.

– Qu'est-ce que ça a donné ? », revient-il à Olivier.

– Que dalle, nada, nitchevo ! Chou blanc sur toute la ligne. Il n'y a pas une âme pour l'avoir jamais vu, ton olibrius !

– Personne ne le connaît ? », sursaute Kevin.

– En fait, si. Il y en a une qui sait qui il est : une certaine Olga. Une Polak bien mignonne, avec un nom de famille dans lequel il n'y a pratiquement que des consonnes. Mais elle n'a aucune idée de l'endroit où il vit. Elle ne l'a plus vu depuis longtemps. Du moins, c'est ce qu'elle m'a dit.

« Il ne reste qu'une adresse. Où il n'y a jamais un chat pour répondre à mes coups de sonnette... », ajoute-t-il en sortant un bout de papier d'une de ses poches.

---

<sup>1</sup> Diminutif le plus connu du nom de l'acteur, culturiste et ex gouverneur de Californie, l'Austro-Américain **Arnold Schwarzenegger** (1947 –)

Kevin s’empare de la feuille de route de son ami et s’attache à déchiffrer ses gribouillis.

– Tu écris vraiment comme un toubib ! », remarque-t-il.

– Non, c’est parce que je remplis mes feuilles aux feux rouges pour gagner du temps. Avec les vibrations du camion, c’est un peu la merde !

– Mais si je lis bien, les trois passages que tu as fait à son ancien appartement, ce furent à quinze heures dix, à seize heures, puis à seize heures quarante-cinq... Tu pourrais y retourner demain matin ?

– Je vais finir pas me faire virer, à force de niquer le GPS », lâche Compère dans une grimace.

– Allez, rends-moi encore ce service ! », l’implore Kevin. « Ce sera le dernier que je te demanderai... Puis, je pense que mon boss doit avoir un budget pour ce genre de chose ».

– Il vaudrait mieux, car tout ça me donne soif !

Visiblement quelque peu contrarié, le livreur lâche un soupir.

« Il n’empêche, le matin c’est toujours un peu compliqué : l’après-midi, on peut tirer sur la ficelle en prétextant des embouteillages, mais en matinée, les horaires sont plus serrés.

« Ou alors, il faudrait que j’y aille très tôt, avant d’être passé par la centrale... Ce qui va de nouveau te coûter une bière ! », clôtura-t-il en déposant son verre vide sur le bar. « Car les gens qui m’obligent à me lever avec les poules, se doivent de déployer des arguments convaincants ! »

\*\*\*

S’il est bien une qualité que j’apprécie en général, c’est la simplicité.

Ainsi, après s'être régalée à la Bella Vita, Daphné ne s'est pas embarrassée de détails ennuyeux. Elle a englouti un limoncello glacé servi en pousse-café, puis a jeté un regard négligent à la jolie petite Festina qui lui orne le poignet.

– L'heure, c'est l'heure », m'a-t-elle annoncé. « Il faut que j'aïlle m'allonger sous peine de ressembler à une loque demain. Alors, dis-moi : on va chez toi ou chez moi ? »

Je n'avais pas de réponse préparée à une question aussi directe. J'ai donc improvisé et nous nous sommes retrouvés dans mon nid d'aigle. Après que l'ascension des quatre volées d'escalier eut fait ce qu'il convenait pour me convaincre qu'elle a décidément un très beau cul. Je lui aurais volontiers proposé un verre, mais n'ayant pas encore pris le temps d'aller attaquer une banque, je n'ai guère eu les moyens non plus de faire une razzia dans le rayon spiritueux d'un supermarché. Il fut un temps où Olga m'apportait parfois une bouteille de vodka Krupnik *made in Poland*... J'ai vérifié le compartiment de surgélation du frigo il y a quelques jours. Elle a visiblement perdu cette bonne habitude.

De toute manière, cela aurait été du superflu : à peine ai-je fermé la porte que Daphné laisse tomber le petit sac de voyage dont elle est munie – preuve qu'elle a de la suite dans ses idées – et qu'elle se jette sur moi.

Trois quarts d'heure plus tard, elle est lovée dans mes bras et parsème lentement mon torse de petits bisous cependant que je laisse patiemment les battements de mon cœur se calmer.

– C'était bien agréable pour une prise de contact », me dite-elle doucement. « D'après ce que je sens délicatement frémir sous mes doigts, tu remettrais volontiers le couvert d'ici peu... Mais ce sera non : il faut que je dorme !

Je ravale ma déception. Je me garde bien d'insister : c'est une femme de tête, cette blondine, et je pige facilement que si je me lançais dans un forcing pour faire rebelote, elle



n'hésiterait pas à ramasser ses cliques et ses claques pour s'évacuer en vitesse.

« De toute façon, si tu continues de te montrer si gentil avec moi, je t'en offrirai bien d'autres, des occasions de tirer ton coup », me promet-elle en me tendant ses lèvres.

*Mercredi*

Qu'il est agréable de se faire réveiller en douceur par le chant printanier des oiseaux !

Je ne sais pas si c'est aussi le cas de *mon* infirmière, mais pour ma part, j'ai passé une nuit magnifique, bercé par son souffle régulier. À un point tel que je m'ébroue quelques minutes avant que ne retentisse la sonnerie aussi fatidique que déplaisante de mon réveille-matin. Je me dégage en douceur de ses bras, soucieux de ne pas interrompre le léger ronronnement qui accompagne son sommeil : je ne me souviens pas d'avoir entendu quelqu'un ronfler avec une telle douceur. Cela m'émeut tout en allumant un signal lumineux dans ma tête : c'est souvent par la grâce de détails insignifiants que je me prends de sentiments profonds pour une nana...

Je lui prépare en vitesse un petit déjeuner sympa, puis je m'en vais la réveiller.

Toutefois, elle n'est pas encore bien levée qu'un bruit me fait sursauter alors que j'étais en train de me repaître de la vue de son corps magnifique : on vient de sonner à la porte de rue.

Daphné tique, elle aussi.

- Tu attends quelqu'un ? », me demande-t-elle.
- Pas le moins du monde.

Une sourde inquiétude naît en moi : une seule personne sait effectivement que je suis ici – Olga – et ce n'est vraiment pas son genre de débarquer sans prévenir. J'hésite : faire le mort est tentant. Mais Daphné elle-même ne manquerait pas de trouver cela étrange, en dépit du fait qu'elle me considère plus ou moins comme un membre émérite du monde parallèle. Enfin... Disons bien "plus ou moins" car elle éclate de rire, me poussant à aller décrocher le vieil interphone qui me connecte quatre étages plus bas.

– Alors c'est que ton autre gonzesse a fait la nuit et qu'elle a fini », se moque-t-elle de la sale tête que je ne dois pas manquer de tirer.

– C'est GPR ! », m'annonce une voix de mec. « Un colis pour vous ».

J'aurais dû m'y attendre ! Un plan d'action se met en place instantanément en moi. J'assourdis mon timbre pour éviter de lui conserver des caractéristiques trop masculines.

– Au quatrième, il n'y a pas d'ascenseur », fais-je en lui ouvrant la porte de rue.

Je me précipite vers la garde-robe qu'Olga a religieusement repeuplée et je lance une de mes chemises à Daphné.

« Reste calme et fais-le entrer ! », lui ordonné-je. « Sois sympa avec lui, mais si tu le dragues, je te tue ».

Je m'empare, dans le tiroir du bas de la commode, du Desert Eagle<sup>1</sup> qui avait flanqué la trouille de sa vie à Mahieux

---

<sup>1</sup> **Desert Eagle** : Semi-automatique de conception américaine, produit alternativement en Israël et aux États-Unis. Sa particularité est de pouvoir être chambré en '.50 Action-Express' – comme son nom l'indique, une munition d'un demi-pouce de calibre, soit 1,27 centimètre de diamètre, ce qui est énorme pour une arme de poing.

Lourd et lent mais impressionnant, le Desert Eagle est usuellement apprécié plus pour son aspect dissuasif que pour son efficacité.

et qui, invariablement, me surprend par son poids. J'arme la bête avant d'en dégager le cran de sécurité.

Le rire de Daphné s'est éteint brutalement. Elle me jette un regard effrayé.

« Mesure de sécurité élémentaire », tenté-je de la tranquilliser.

– S'il te plaît », me supplie-t-elle. « Ne me mêle pas à tes combines ! Je n'ai aucune expérience de ce genre de truc, et je ne tiens pas à en acquérir ».

– Calme-toi ! », lui rétorqué-je doucement. « J'ai vu ce mec hier. Je peux t'assurer qu'il n'est pas armé. Comme il n'est pas non plus dans mes intentions de lui faire du mal, tout se passera bien !

Elle jette un regard effrayé en direction de mon flingue.

« Cesse de te faire du souci, c'est seulement pour l'impressionner », insisté-je. « Ouvre-lui, fais-le entrer et file à la salle de bains, puis tire-toi. On s'appelle ! »

Étant donné que l'on vient de frapper à la porte de l'appartement et que dès lors, je me suis rapidement placé hors de vue de l'entrée, elle n'a plus vraiment le choix.

J'entends la serrure claquer doucement...

– Bonjour, madame », fait la même voix que tout à l'heure. « J'ai un colis pour monsieur Xénophon... À remettre en mains propres, m'a-t-on spécifié ».

– Certainement », lui répond Daphné sur un ton mal assuré. « Entrez ! »

– C'est coquet chez vous », se permet le mec, sans pour autant que je ne découvre l'ombre d'un indice d'ironie dans sa voix. « J'aime les appartements situés en hauteur. On n'a pas cette impression d'étouffer comme ailleurs en ville ».

Allons bon, on est tombé sur un poète ! Daphné le ramène aux réalités de la vie.

– Permettez, je vais le chercher : il est à la salle de bains.

Je lui laisse le temps de quitter la pièce, puis je sors de derrière l'arcade qui me masquait, l'arme au poing.

– Bonjour !

Le mec me regarde avec des yeux tout ronds ! A priori, il ne s'attendait pas à ce type d'accueil.

« Assieds-toi ! », lui commandé-je en lui indiquant le vieux fauteuil du canon du Desert Eagle avant de refermer vivement la porte d'entrée.

J'examine sa paire de chaussures... Des Airmax quelque peu fatiguées de bosseur soucieux d'un minimum de classe et de confort. J'en acquiesce la quasi-certitude que le mec est vraiment chauffeur-livreur dans la vie de tous les jours.

« Défaits tes lacets, puis noue-les ensemble. Grouille-toi, le machin que j'ai en main fait des trous gros comme des boules de bowling dans la morphologie des enculés dans ton genre ».

Dire qu'il en mène large, serait largement contraire à la vérité. Blême de peur, il jette vers moi un regard exploré.

– Je vous assure que je n'avais pas de mauvaise intention », essaie-t-il de me convaincre.

– Les explications, c'est pour plus tard », le coupé-je. « Après que tu auras attaché tes baskets ensemble ! »

\*\*\*

Olga me dépose au bureau, après une bonne heure passée dans des embouteillages. Je lui ai demandé d'aller remettre l'appartement en ordre. J'imagine que le malheureux livreur

sera parvenu à se libérer rapidement, même si je lui ai renversé un verre d'eau sur ses lacets. Et si ce n'est pas le cas, je fais confiance à l'esprit d'à propos de la Polonaise pour lui faire recouvrer sans tarder sa liberté de mouvement.

Quoi qu'il en soit, Olivier – ainsi qu'il se prénomme, m'a-t-il appris – risque effectivement de faire encore un peu plus la gueule par la suite, en constatant que sa camionnette a disparu. À mon humble avis, il est mûr pour se chercher un autre job ou pour s'inscrire au chômage...

Mais basta ! À la limite, je lui ai peut-être rendu service : GPR n'a pas la réputation d'être ce que l'on appelle une bonne boîte.



# Meurtres

Chacun sait qu'il n'est guère matinal, mais là, il a fait fort : il est midi et demie quand il pousse la porte d'entrée du plateau où le *bas peuple* s'échine pour lui.

– Commandant ! », sursaute Griet en rangeant précipitamment l'exemplaire de “Dag Allemaal”<sup>1</sup> qu'elle était en train d'étudier extrêmement consciencieusement. « Je commençais à m'inquiéter de ne pas vous voir arriver. Je suis ravie de vous voir en si bonne forme ! »

Méprisant, il la regarde arranger sommairement sa coiffure.

– C'est cela ! », lâche-t-il hargneusement.

« Consultez d'urgence un oculiste, parce que si vous me trouvez en pleine forme, vous avez un sérieux problème !

---

<sup>1</sup> **Dag Allemaal !** : littéralement ‘Bonjour à tous !’. Hebdomadaire flamand à ranger dans la catégorie bien connue des tabloïdes – au sens péjoratif du terme.

« Et en plus, c'est remboursé par votre assurance sociale », ajoute-t-il, écumant de haine. « Pas comme votre coiffeur de merde ! »

Il fait quelques pas en direction de son bureau, puis se retourne d'un bloc.

« Convoquez Marchand séance tenante ! », hurle-t-il. « Et s'il est encore en train de roupiller, trouvez-moi un briquet, que j'aille foutre le feu à son oreiller ! »

– Ce n'est pas la peine, commandant », entend-il juste avant de claquer la porte de ce qu'il appelle son espace de travail.

– Quoi ? », vocifère-t-il en passant la tête dans l'embrasure.

– Il sera là dans les deux minutes : il m'a invitée à déjeuner ce midi !

– À déjeuner ? », reprend-il incrédule, des éclairs dans les yeux. « Eh bien, considérez qu'il bouffera par cœur pour cette fois. Et vous aussi, par conséquent ! Cela ne vous fera pas de tort, par ailleurs, car vous avez à nouveau pris de l'ampleur ! Encore un petit effort et on pourra se faire une tente avec la moitié d'un de vos soutifs ! »

« Parlez m'en quand ce sera le cas : je connais quelqu'un à la direction de Décathlon, vous allez vous faire du fric ! »

Il referme la porte avec tant de force que toute la cloison en tremble.

Assis face à lui, Kevin Marchand donnerait volontiers son salaire mensuel pour être ailleurs. Une grande lassitude l'envahit : s'il a l'habitude des coups de gueule du commandant, il ne s'est jamais fait aux insultes qu'il balance allègrement à la tête de Griet – qui n'est autre que sa mère.



Quant au reste du cirque légendaire façon Mahieux... Il n'est pas fondamentalement demandeur d'en voir plus que ce qu'il en connaît déjà. Il est toutefois perplexe de remarquer que son vis-à-vis s'enferme dans un mutisme pour le moins inhabituel.

– Je ne saisis pas l'origine de votre mauvaise humeur, commandant », finit-il par se lancer lentement à l'eau pour rompre le lourd silence. « Après tout... »

– Je ne suis pas de mauvaise humeur, Marchand ! », le coupe Mahieux, ivre de rage. « Je ne suis jamais de mauvaise humeur ! Qu'est-ce que vous croyez ? Que je suis incapable de me dominer ? Que je ne sais pas faire front dans l'adversité ? Que les événements extérieurs peuvent avoir l'ombre d'une emprise sur ma personnalité ?

« Vous ne me connaissez pas ! », nie-t-il d'autorité ses propres question. « Je suis un roc, Marchand ! Un bloc de granit qui se joue des pires tempêtes au milieu d'un océan de pusillanimes, de fantasques et de velléitaires amorphes dans votre genre ! Une balise ! Un chêne, qui sait rester debout et même faire preuve de la souplesse du roseau quand les vents se font trop violents !

« De mauvaise humeur, bordel de crotte de brontosauve ! », lève-t-il les bras au ciel. « Vous me prenez pour une de ces gonzesses ridicules que le moindre contretemps met dans tous ses états ? Pour un pédoque évanescent qui se sent monter des vapeurs pour un oui ou pour un non ? Voire même pour un dépressif chronique que la plus petite anicroche jette voracement sur une boîte d'anxiolytiques ?

« Vous vous gourez, Marchand ! Et pas un peu ! », bombe-t-il le torse en fixant le jeune homme droit dans les yeux.

Il ouvre un tiroir de son bureau et fait glisser une boîte de Kleenex jusqu'à lui d'un geste dédaigneux.

« Épongez le furoncle qui vient de vous éclore sur le nez !  
Il suppure et ça nuit à ma concentration !

Il prend la précaution de détourner les yeux tandis que le jeune homme s'exécute flegmatiquement, comme s'il ne faisait rien que de très naturel.

« Vous vous trompez, vous disais-je », reprend-il un peu plus calmement en se carrant dans son fauteuil de cuir. « Vous vous plantez le doigt dans l'œil jusqu'à l'occiput, et même au-delà ! Et je vais vous en administrer la preuve : nous allons évaluer calmement la situation de commun accord, et nous prendrons les mesures qui conviendront pour la retourner à notre avantage ! »

– Bien », conclut Kevin en jetant la serviette souillée en direction d'une corbeille, qu'il rate lamentablement. « Je disais qu'après tout... »

– On remarque sans peine que vous préférez le football au basket », grince Mahieux dans une grimace dégoûtée. « Restez assis, vous corrigerez votre maladresse en sortant ! »

– Après tout, donc...

– Quand même, quel malotru, ce Xénophon ! Venir parquer la camionnette de votre ami devant la sortie de mon garage ! Quel toupet ! Et si déjà, il y avait un but à cette manœuvre ! »

– Un but ?

– Eh bien, oui ! S'il avait au moins collé une bombe dans le fourgon ou s'il avait loué les services d'un commando de mercenaires qui aurait essayé de m'enlever, que sais-je... Mais non, rien du tout ! À croire qu'il ne cherchait qu'à me faire chier !

– C'est l'évidence même, monsieur. Il nous a fait une démonstration de force, et rien d'autre.

Mahieux se cabre, sceptique.

– Vous croyez ? », sourcille-t-il en lui montrant à nouveau du doigt, la boîte de Kleenex. « Eh bien, faites-moi confiance ! Jouer les matamores ne lui portera pas bonheur. Car après tout, nous savons désormais où se trouve son point d'attache ! »

– Il y a dix minutes que je cherchais à vous le dire, monsieur.

\*\*\*

La nouvelle a fait le tour du SCRED dès le début de l'après-midi : une camionnette de livraison avait été parquée devant la porte de garage de Mahieux, l'empêchant de sortir de chez lui. D'après ce que l'on raconte dans les couloirs, le fier guerrier qu'il se prétend aurait fait venir le service de déminage, l'antiterrorisme, l'anti banditisme, une unité spécialisée dans la surveillance électronique et une autre au profil NBC<sup>1</sup> accentué, bref la totale !

« Alors que même le flic du quartier aurait été superflu ! », rigolé-je en moi-même tout en digérant ma malbouffe de midi : j'avais abandonné les clés de contact sur le tableau de bord du fourgon avant de me vautrer dans la Peugeot d'Olga !

Conséquence inévitable de ma petite plaisanterie, je me doute ma planque est nécessairement grillée : il a fait peu nuageux aujourd'hui et grâce aux images satellites qu'il parvient régulièrement à se procurer, un petit malin comme Marchand découvrira rapidement que le farceur n'était autre que moi. Partant de là, il retracera le trajet que j'ai suivi et parviendra certainement à trouver d'où je suis parti. À moins

---

<sup>1</sup> N.B.C. : Nucléaire, Bactériologique et Chimique.

que les confidences de son ami Olivier ne lui épargnent toute cette peine... Enfin, s'ils sont toujours amis, car après ce qu'il vient d'endurer, le brillant fleuron de GPR doit quelque peu broyer du noir !

Cela ne me perturbe pas trop car à la longue, Mahieux aurait nécessairement fini par apprendre où je me suis réfugié. Sauf si j'avais décidé de ne jamais rester longtemps à la même place, mais il s'agit là d'une option que je n'ai jamais voulu retenir : vivre une vie de fuyard perpétuel, non merci. Ce n'est d'ailleurs pas dans mon budget pour le moment – car se déplacer continuellement de planque en planque coûte très cher en vérité.

Bah, advienne que pourra... Peut-il me faire subir pire supplice que celui de m'obliger à rester dans le froid et l'humidité alors que mon paradis terrestre n'attend que moi ?

Quoi qu'il en soit, le bon côté des choses c'est que je peux désormais emprunter l'itinéraire le plus court pour rentrer chez moi, tout en laissant mon portable allumé. J'en profite pour tenter d'appeler Daphné, mais elle ne me répond pas. Soit elle fait la sieste – à près de dix-neuf heures, cela me laisse sceptique –, soit l'épisode qu'elle a vécu ce matin a considérablement refroidi ses sentiments à mon égard. Je lui laisse un gentil message, à tout hasard : la sagesse populaire m'a bien appris que *“souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie”*.

C'est vers la fin des infos que cela me reprend : je me sens à nouveau bizarre, j'ai la tête lourde...

Je me dis qu'il y a peut-être quelque chose de malsain dans l'air que je respire dans cet appartement. Je me lève pour aller ouvrir une fenêtre... Mais mille tonnerres, je ne tiens pas

débout ! Tout se met à tourner autour de moi, comme si j'avais bu. Je tombe lourdement sur la moquette. J'entends à peine le bruit que fait l'arrière de mon crâne en la heurtant. Mais je sens bien le choc.

J'ai un geste vague vers mon couteau suisse au moment où je sens que ma chute a réveillé ma douleur à la jambe. Oh non, je ne veux pas m'entailler l'autre cuisse, pitié !

Je sombre, je ne comprends pas ce qu'il m'arrive...

Je suis loin d'ici... Sur une plage. Je distingue un écriteau, en arabe et en français probablement, mais c'est trop loin pour que je puisse le déchiffrer. Mon regard se reporte sur mes environs immédiats. Une jolie blonde est couchée sur le dos, à une cinquantaine de centimètres de moi. J'observe sa peau bronzée, tapissée d'un fin duvet blanc qui luit au soleil, et qui se soulève lentement au rythme de sa respiration paisible.

Son visage ne m'est pas inconnu, pourtant je ne parviens pas à lui accoler un nom. Elle ouvre un œil, comme si elle avait senti le poids de mon regard sur elle...

– Tu ne dors pas, chéri ? », remarque-t-elle.

Elle soupire.

« Je ne sais pas comment tu fais pour tenir le coup. Personnellement, la longue séance de cette nuit, m'a éreintée ».

– Repose-toi tranquillement, ma douceur. Je te réveillerai quand j'aurai envie d'aller nager.

Sa voix, son visage, sa coupe de cheveux... Je la connais, j'en suis absolument certain désormais. Mais qui est-ce ? J'ai son nom sur le bout de la langue, sans parvenir à me le rappeler.

Il fait particulièrement calme : en cette fin du mois de juin, les enfants n'accompagnent pas encore leurs vacanciers de parents. Et de plus, on est depuis peu, en plein ramadan ;

autant dire qu'en cette fin de matinée, la population locale est quelque peu *amortie*, des suites de ses agapes nocturnes. Un peu plus loin, un plagiste transporte des parasols en longeant le bord de mer d'un pas nonchalant. On peut se demander ce qu'il recherche par là : a priori, les touristes qui doivent lui avoir demandé de leur apporter ce matos, ne se trouvent pas dans l'eau...

Mes yeux glissent à nouveau vers la plastique irréfutable de la fille qui m'accompagne... Un éclair se fait dans mon cerveau : le SCRED ! Adeline ! Adeline Van Ransbeeck, l'informaticienne dingue des armes !

Que fait-elle ici ? Avec moi ? Et où est le gros Thérache ? Comment se fait-il que je paraisse l'avoir remplacé ?

Un bruit métallique me fait sursauter. Le plagiste vient de bazarder son parasol. Un fusil d'assaut à la hanche, il se met à canarder la foule des estivants.

Je reconnais le staccato lent d'une Kalachnikov au milieu des cris d'effrois et des corps étendus qui tressautent sous les impacts des projectiles venant les déchirer, cependant qu'en panique, les touristes tentent de s'enfuir...

– Adeline ! », hurlé-je.

Ahurie, la fille se redresse. Juste à temps pour se prendre une rafale dans le torse. J'ai le réflexe de me mettre à rouler sur moi-même sur le sable, dans l'espoir d'échapper aux balles de ce malade, mais je sens que je suis touché.

Je me réveille, hagard et en sueur. Je porte la main à ma jambe, où une balle m'a frappé... Précisément à l'endroit où je m'étais porté le coup de couteau de l'autre nuit. Bon Dieu, je suis en train de devenir fou !

Je suis épuisé. Je suis recouvert de transpiration des pieds à la tête. Je ne parviens même pas à garder les yeux ouverts...

Je rentrerais volontiers chez moi à pied si je le pouvais, mais pour quel motif ? Je suis dans une voiture ! C'est même moi qui conduis. Je ne connais pas cette caisse. Quoique... C'est la guimbarde à Mahieux ! Enfin, je suppose : il y a le sigle d'Aston Martin au centre du volant. En tout cas, elle est bien confortable, même si la suspension me paraît plutôt rigide – ce qui n'a rien d'étonnant pour une *sportive*...

Je roule sur une autoroute. Le compteur indique deux cent quarante... Une petite voix me fait sursauter. Je jette un rapide coup d'œil derrière. Tiens, c'est une quatre places ?

– Tu disais, Marie chérie ?

– Tu roules vite, papa !

Je trouve aussi. Mais j'ai beau lever le pied, ce satané bolide ne ralentit pas ! Le rail de sécurité défile à toute allure, de même que les frondaisons que je devine vaguement à ma droite. Je dépasse quelques autres véhicules, comme s'ils étaient à l'arrêt, en m'attachant à corriger doucement les déplacements d'air qu'ils causent.

– N'aie pas peur, mon petit chou », tenté-je de tranquilliser ma tendre passagère.

C'est à ce moment que surgit devant mes yeux, l'arrière d'une petite voiture lourdement chargée. Je donne un putain de coup de volant vers la gauche, puis le même vers la droite.

L'Aston Martin prend le rail dans une gerbe d'étincelles avant de se mettre à glisser en travers, tellement vite que j'ai à peine le temps de voir l'air ahuri du conducteur que je dépasse dans un nuage de fumée de caoutchouc brûlé.

On finit par s'arrêter, évidemment. J'essaie de redémarrer, mais c'est peine perdue. Quelque chose doit avoir lâché ou s'être mis *en sécurité* dans cette mécanique de précision. Je m'extirpe de la voiture, sous l'empire d'un stress abominable. Je veux prendre Marie dans mes bras, mais sa ceinture de

sécurité la retient et je ne parviens pas à déclencher son ouverture.

Le mugissement du klaxon d'un poids-lourd retentit dans mes oreilles ! Je tire comme un malade sur le tissu de la ceinture. Marie me regarde, innocente...

– Fais clic sur le côté, papa.

Les phares du mastodonte me brûlent les yeux... Je suis perdu !

L'instinct de survie me propulse d'un bond par dessus le rail de sécurité, une fraction de seconde avant que le camion ne percute l'Aston Martin de plein fouet, la faisant quasiment exploser sous l'impact ! La mort dans l'âme, je vois les débris de la voiture s'éparpiller en tout sens. Je me précipite sans souci des argousiers qui m'arrachent la peau.

– Marie !

D'autres voitures passent autour de moi, à grande vitesse, dans un concert d'avertisseurs sonores. Je ne vois plus rien. Plus rien que la poupée qu'elle tenait dans ses bras au moment du crash...

Je hurle de douleur... J'ai tué mon enfant ! J'ai tué mon enfant ! J'ai tué mon enfant ! Je ne sais pas combien de fois je répète cette phrase épouvantable, aux travers de mes pleurs.

Je me réveille essoufflé et en larmes. On frappe à la porte, à coups redoublés.

– Monsieur ! », distingué-je péniblement.

– Oui ? », fais-je d'une voix de crécelle.

– C'est André, votre voisin du dessous ! Vous allez bien ?

– Ça va », lui renvoyé-je difficilement. « Un mauvais rêve... »



En vérité, je ne vais pas bien du tout : non seulement, je suis encore sous le choc, mais de plus, je tremble de tout mon corps tellement j'ai froid. Le mec a le bon goût de rester sobre dans ses commentaires.

– Ah bon... Cela arrive, évidemment. Bonne nuit !

– Bonne nuit à vous aussi », me forcé-je à lui répondre avant de tenter de bredouiller un « Désolé de vous avoir dérangé » qui ne me convainc pas moi-même.

En m'efforçant de recouvrer mes esprits, je me dis que je dois à nouveau être fiévreux. Il faudrait que je puisse gagner la salle de bains, comme l'autre jour, mais je ne parviens pas à me lever. Des images de maisons en sucre reviennent devant mes yeux. Elles me semblent moins nettes que la fois précédente. Je rassemble ce qu'il me reste d'énergie, et je réussis à me mettre à quatre pattes...

Le trajet jusqu'à la douche me semble durer une éternité. Un énorme soulagement teinté de reconnaissance m'envahit quand il se termine.

J'ai toujours considéré mon voisin du 3<sup>ème</sup> étage comme un type insignifiant, faisant partie du décor. Pourtant, quand il repère une anomalie dans ma vie, il répond présent et me montre fraternellement le côté positif de la pression sociale.

*Jeudi*

Je me réveille avec une sensation de gueule de bois. Peut-être pas aussi énorme qu'après une soirée passée à picoler du retsina en rigolant avec des timbrés de mes connaissances sur une plage de l'Ile Blanche, mais pas du tout bénigne ! Toutefois, je n'ai ni bu ni fait la fête, et je ne dispose pas ici,

d'une mer tiède dans laquelle me jeter pour effacer d'un seul coup les miasmes d'une nuit de bamboche.

Un coup d'œil à ma montre – que je n'ai pas pris la peine d'enlever avant de me laisser choir dans mon lit. Neuf heures ! D'ici à ce que je commence ma journée en même temps que Mahieux...

Je suis très inquiet de ces poussées de fièvres et des rêves que je fais. Je voudrais en parler avec Daphné, dont les compétences médicales sont forcément plus évoluées que les miennes. Mais elle ne m'a pas rappelé et elle ne répond pas à ma nouvelle tentative.

\*\*\*

Dire que le gros porc des urgences est ravi de me voir débarquer, confinerait à l'exagération.

– Votre jambe va mieux ? », s'arrache-t-il la bouche à me saluer.

– Nettement mieux que votre alcoolisme, si j'en crois mon odorat », le remercié-je sèchement. « Je voudrais parler à Daphné ».

– Euh... Elle n'est pas disponible », me rembarre-t-il en trouvant soudain quelque chose de vachement digne d'intérêt parmi les documents qui encombrent son bureau.

– Je m'en doutais. C'est pourquoi j'ai pris la peine d'emporter un objet magique.

Je sors le Desert Eagle de ma ceinture, ce qui me fait un bien fou : cette saloperie me meurtrit le dos depuis que je suis parti de chez moi.

« Vous connaissez ? », lui lancé-je en le gratifiant d'un sourire angélique en contrepoint du cliquetis métallique

menaçant que fait mon joujou quand je l'arme. « C'est un truc américano-israélien qui ranime la bonne volonté. Ça tire des projectiles énormes, qui sortent du canon à une vitesse de malade, et avec un recul presque supportable.

« Remarquez, si on vise droit ou que la cible est vaste, on se fout du recul », poursuis-je en lui pointant le bout du flingue sur le bide. « Mais c'est important si on est un peu maladroit : moins l'arme bouge de manière incontrôlée après un tir, plus rapidement on peut la réajuster afin de s'offrir une deuxième chance ».

Déjà pas particulièrement décoratif d'origine, son visage prend une teinte verdâtre du plus vilain effet.

– Je... Je vais l'appeler », se met-il à suer. « Mais s'il vous plaît, j'ai encore ma maman et elle est âgée... »

Envoyer une balle se fourvoyer dans ce tas de saindoux n'entre pas le moins du monde dans mes intentions. À preuve, le cran de sécurité est toujours enclenché. Mais un Desert Eagle, c'est comme un doberman : ça n'a pas besoin d'aboyer pour foutre les jetons !

Toujours aussi dynamique dans ses déplacements, Daphné marque un temps d'arrêt en me voyant. Ses yeux se posent sur l'automatique.

– Range ça ! », m'ordonne-t-elle, furieuse, en serrant les mâchoires. « Si tu es venu en espérant m'impressionner, tu es mal tombé : plutôt crever que plier sous la menace ! »

Quand je l'avais jugée comme une femme de caractère...

– *No problemo* », fais-je en replaçant l'arquebuse dans ma ceinture. « Je voulais seulement te poser une question. Rien de grave, mais ta réponse sera d'importance pour moi.

« Si tu le préfères, nous pouvons aller faire quelques pas dehors », lancé-je un regard de défiance en direction du gros.

– Comme tu veux », accepte-t-elle après une courte hésitation.

Je pêche un billet de cinquante euros dans une de mes poches et je le refile au gras-double.

– Étant donné qu'il ne se passera rien, tu n'as rien vu, rien entendu, rien remarqué ! », lui flanqué-je une petite claque paternaliste sur la joue juste avant de me retenir de m'essuyer la paume sur sa blouse.

J'ai une pensée émue à l'adresse d'Olga, que je devrai bientôt retourner taper si je continue à alimenter à ce train-là, l'amour effréné que le cerbère des lieux porte à la bibine.

– Tu m'en veux parce que je ne t'ai pas répondu », déplore Daphné en se retournant.

– Non. Je comprends que la scène que tu as vécue ne t'a pas plu et que par conséquent, tu ne souhaites pas que notre amourette ait une suite.

« En revanche, j'aimerais que tu me dises...

Elle lève un sourcil, interrogative.

« Quand nous avons dormi ensemble... Ai-je fait un cauchemar ? Ou ai-je connu une poussée de fièvre à un quelconque moment ? »

– Pas que j'aie remarqué. Pourquoi ?

– Parce que cette nuit, j'ai de nouveau été la proie d'un rêve affreux. Avec un pic de température qui m'a semblé costaud.

– Rêver arrive à tout le monde », relativise-t-elle. « Bien que la montée de fièvre, soit un peu étrange, évidemment... Mais peut-être souffres-tu d'une petite infection, ou même

d'un problème dentaire qui ne s'est pas encore déclaré. Une prise de sang pourrait t'éclairer...

Je la remercie pour ces précisions typiquement médicales, bien qu'elles ne me fassent guère progresser. Un soudain moment d'indécision plane entre nous...

« Tu sais... », reprend-elle après un silence plus explicite que bien des mots. « J'ai vraiment beaucoup aimé le repas à la Bella Vita en ta compagnie. Puis aussi, la façon de laquelle tu m'as fait l'amour ».

– Moi de même », hoché-je la tête un peu trop gravement à mon goût. « Toutefois ? »

– Toutefois, la façon de laquelle tu t'y es pris avec ce livreur bidon...

– C'était un véritable livreur », la coupé-je. « Et pour autant que je sache, ce l'est toujours, à moins qu'il ne se soit fait virer. Simplement... Je n'avais rien commandé ».

Un petit sourire triste lui met la bouche en coin...

– Rien commandé... », répète-t-elle amèrement. « Eh bien, je n'ai donc pas besoin de t'en dire plus. Ce genre de choses, qui n'arrivent qu'à des gens comme toi... Excuse-moi si cela te choque, mais je n'en veux pas dans ma vie.

– Je te comprends », acquiescé-je. « Et pour être parfaitement franc avec toi, je m'en passerais volontiers aussi ».

Elle hoche la tête, comme pour me signifier qu'elle n'est pas mécontente de voir ce point réglé.

– Puis, j'ai réfléchi aussi », poursuit-elle. « J'ai lu tous les S.A.S. et les James Bond, et j'ai vu tous les films qu'on en a tirés.

« Idem pour Jason Bourne<sup>1</sup>, et quelques Le Carré.

« Si on y retrouve pratiquement une constante, c'est que les nanas n'y jouent que les utilités. Et ça, ce n'est sûrement pas dans mes cordes ! »

Je lui souris, un peu malheureux mais néanmoins amusé.

– Tu as dit toi-même, le jour de notre rencontre, que ce ne sont que des héros de papier.

J'hésite un instant. Mais l'envie de ne pas lui faire de mal est la plus forte.

« Retourne travailler, chérie », lui conseillé-je à contrecœur. « Sinon, je vais te prendre dans mes bras et cela risque à nouveau de nous plaire ».

Elle me lance un dernier regard. Elle fait oui de la tête, puis pivote et retourne à l'hôpital du pas rapide qu'elle affectionne.

À mi-chemin, toutefois, elle se retourne.

– Ne perds pas mon numéro de téléphone pour autant ! », m'enjoint-elle avec un clin d'œil.

---

<sup>1</sup> **Jason Bourne** : héros de plusieurs livres célèbres de Robert Ludlum (1927-2001), dont notamment, 'La Mémoire dans la Peau' ('The Bourne Identity'). Portées au cinéma, les aventures de Jason Bourne ont été vues aussi comme la réponse d'Universal Studios au succès commercial des films mettant en scène James Bond.

Tu aimes bien, tu voudrais lire la suite ? Contacte-moi, via [Facebook](#) ou [Twitter](#) : devant l'absence totale de réaction de la part du monde éditorial, j'ai pris l'initiative de faire imprimer mes *impérissables chefs d'œuvre*, donc, chez [Blurb](#), qui propose un service impeccable à des prix démocratiques.

Dans le même temps, je peux aussi te proposer les mêmes books dans différents formats électroniques : PDF, AZW3 (liseuses Amazon/Kindle) ou ePUB (smartphones, tablettes, etc).